Ami du Clergé du 13 septembre 1951

Deuxième partie : # PRÉDICATION

SOMMAIRE

Notre-Dame de la Salette. — « Si vous ne cherchez le ciel,... vous perdrez la terre », 265.
Lectures sur l'Eucharistie. — « La Communion des cœurs dans la Fraction du pain » : VI. Ananie et Saphire (suite), 267. — VII. Un chapitre d'histoire, 268.
A l'école des Saints. — S. Jérôme (30 septembre) : Energie, science, sainteté, 271.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE
(19 septembre)

« SI VOUS NE CHERCHEZ LE CIEL..., VOUS PERDREZ LA TERRE »

Mes frères,

Le 19 septembre 1846, au hameau de la Salette, sur les pentes du Planeau, la T. S. Vierge apparaissait à deux enfants : Maximin Giraud, onze ans, et Mélanie Calvat, quinze ans.

Les enfants avaient eu peur. Mais la Dame s'était levée ; elle se dirigeait vers eux et leur dit : « Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur ; je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle. »

Une grande nouvelle ? Cela semblait indiquer tout de suite une bonne nouvelle ! Et pourtant voici que la Dame fait entendre des paroles de reproches et annonce de grands malheurs.

« Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils, il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir...

Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas jurer sans mettre le nom de mon Fils au milieu...

Il ne va que quelques femmes un peu âgées à la messe, les autres travaillent le dimanche tout l'hiver et tout l'été ; quand ils ne savent que faire, ils ne vont à la messe que pour se moquer de la religion.

Pendant le carême, ils vont à la boucherie comme des chiens...

Si la récolte se gâte ce n'est qu'à cause de vous. Je vous l'ai fait voir l'année passée par les pommes de terre... Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer, les bêtes vous le mangeront et ce qui viendra tombera en poussière quand vous le battrez... »

Tout de même c'était la bonne nouvelle, car la Dame dit aussi :

« S'ils se convertissent, les pierres, les rochers deviendront des morceaux de blé et les pommes de terre se trouveront ensemencées d'elles-mêmes. »

De prime abord, on reste étonné par le contenu de ce discours de la Vierge : le rappel surtout de pratiques cultuelles, qui s'adresserait surtout à des cultivateurs tout occupés de leur terre. Mais la Vierge dit : « Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. »

C'est donc nous tous qui avons à en faire profit. Il faut donc en dégager l'essentiel. « Le message de la Vierge pourrait être résumé en ces simples mots : *si vous ne cherchez pas le ciel vous perdrez la terre* » (G. Thibon). C'est ce qu'il nous faut comprendre.

I. — «*Si vous ne cherchez pas le ciel...* »

C'est cette formule qui résume l'essentiel du message de la Salette, l'idée dominante des « *Si* » répétés par la Vierge en pleurs : « *Si* mon peuple ne veut pas se soumettre... *Si* je veux que mon Fils ne vous abandonne pas ; *si* la récolte se gâte... *S'ils* se convertissent... » Nous sommes invités, comme à une condition de salut même temporel, à tourner vers le ciel nos regards rivés à la terre. Pour employer une formule plus à la mode — car hélas ! pour l'ensemble le mal, depuis un siècle, n'a fait qu'empirer — il s'agit d'échapper au matérialisme athée, envahissant, si nous voulons sauver jusqu'à notre vie humaine elle-même et notre pain.

Des esprits irréfléchis s'étonneront peut-être : « C'est employer de bien grands mots et singulièrement dramatiser les choses. Que reproche l'apparition de la Salette, sinon des manquements à des pratiques purement cultuelles ou extérieures, qui n'ont pas été portées par Dieu mais par l'Eglise, et dont nous savons trop qu'elles sont pour beaucoup le tout de leur religion, qui leur tiennent lieu et les dispensent d'esprit de justice et de charité la messe du dimanche, la prière du matin et du soir, le jeune du carême... ! » — La sanctification du nom de Dieu et du dimanche, la prière, le jeûne, seront-ils choses étrangères aux intentions de Dieu, ne servant à rien pour honorer Dieu en esprit et en vérité ? N'est-ce pas Jésus lui-même qui commence ainsi le *Pater :* « Que votre nom soit sanctifié » ? N'est-ce pas Dieu lui-même qui a prescrit dès l'ancienne loi — et la nouvelle n'est pas venue l'abroger — le repos du septième jour ? N'est-ce pas dans l'Evangile et de la bouche même de N.-S. : « Il faut toujours prier et *si* vous ne faites pénitence vous périrez tous » ?

Et ces commandements seraient-ils l'œuvre de la seule Eglise, ne nous obligeraient-ils pas pareillement ? N.-S. l'a chargée de nous enseigner en son nom : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise... Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise qu'il soit regardé comme un pécheur et un publicain. »

Bien plus ! Quand ni Dieu ni l'Eglise n'auraient édicté ces commandements, ne comprendrions-nous pas que la messe, la prière, le jeûne, tout ce qu'on traite comme de simples rites, de pures formalités, des pratiques mécaniques, sont choses absolument nécessaires, vu notre nature, si nous ne voulons pas que l'homme perde le contact avec ce monde supérieur dans lequel il est appelé à vivre ? L'homme n'est pas pur esprit, mais âme et corps ; sa vie spirituelle et religieuse a besoin de s'incarner dans quelque chose de

concret ; sans cela, la vie supérieure de son âme s'évanouirait vite.

Ce concret, c'est le repos dominical, qui permet de se libérer des tâches matérielles pour nourrir la pensée des vérités de la vie surnaturelle. — C'est la messe du dimanche, forme parfaite de la prière publique par Jésus le Médiateur qui adore, remercie, expie, demande en notre nom, et participation au sacrifice de la Croix renouvelé, par lequel seul nous sommes sauvés. — C'est la prière, d'hommage et de demande, où s'affirme clairement notre dépendance radicale de Dieu en toutes choses. — C'est la pénitence du jeûne et de l'abstinence, déterminée par l'Eglise selon les possibilités des temps ; par elle l'âme apprend à commander au corps qu'elle anime.

Sans tout cela, nous coupons, en fait, nos communications avec le divin, nous restons sur la rive enlisés dans le matérialisme. Pascal l'a dit : « A force de vouloir faire l'ange (c'est-à-dire de vouloir se passer de toutes pratiques) l'homme fait la bête. » Et le saint Curé d'Ars, qui n'avait pas le génie d'un Pascal, mais l'expérience des hommes et le sens des choses de Dieu, disait ce que nous constatons hélas dans trop de contrées de France : « Laissez une paroisse 20 ans sans prêtres [et sans prédications, sans dimanche, sans messe], et on y adorera les bêtes... »

II. — « *Vous perdrez la terre* »

« Si vous ne cherchez pas le ciel..., poursuit expressément Notre-Dame, vous perdrez la terre... »

Nous la perdrons car Dieu nous abandonnera à nous-mêmes et laissés à nous-mêmes nous ne pouvons rien que nous détruire. Quel grief pourrions-nous en faire à sa justice ? Nous aurions tout ce que nous réclamons : notre autonomie, notre liberté sans limites, notre laïcisme total, c'est-à-dire cette volonté d'une conception et d'une organisation de notre vie individuelle et sociale sans Dieu.

Voyez le résultat.

Les techniques modernes dont notre siècle est si orgueilleux, ses tracteurs, ses engrais chimiques, ses pluies artificielles, toutes ces inventions et ses perfectionnements résolvent-ils les caprices des saisons, les hivers trop rigoureux ou les étés torrides ? Quand les « responsables » veulent nous expliquer les coupures d'électricité qui diminuent notre production, occasionnent le chômage au moins partiel, le renchérissement de la vie, l'insuffisance des salaires, ou quand ils veulent nous expliquer la cherté des vivres, y compris la pomme de terre, n'accusent-ils pas la sécheresse ? N'est-ce pas là un aveu ? C'est toujours Dieu « qui fait descendre la pluie sur les bons et les mauvais », et l'homme est toujours impuissant à « ajouter une coudée à sa taille... »

Et la science en viendrait-elle à résoudre ces problèmes, au nom de quel principe, si les hommes ne sont pas les fils d'un même Dieu qui les a créés pour vivre en société, c.-à-d. pour s'entr'aider mutuellement, au nom de quel principe résoudraient-ils le problème essentiel de l'harmonie de la société pour éviter que se dressent les uns contre les autres paysans et ouvriers, ou autres classes sociales, dans la lutte à qui gagnera le plus, ne fût-ce qu'au détriment de la collectivité ?

Bien plus, c'est la vie même qui est en jeu. De recherches en recherches, l'homme a trouvé le moyen de se détruire lui-même. Désintégration nucléaire, ou armes biologiques ; un emploi, même relativement réduit, suffirait pour anéantir la population du globe. Voilà où conduit une vie et une société sans Dieu créateur et Providence, et Juge suprême des consciences. Dieu ou rien. « Sans les commandements de Dieu et de l'Eglise, le monde est condamné à la ruine inévitable et définitive, parce que sans eux il n'y a plus de civilisation » (Mgr Gibier).

Et par là, le message de la Salette rejoint les enseignements primordiaux de l'Evangile : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît... » Il est dans la ligne du *Notre Père :* « Que votre nom soit sanctifié... Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Il affirme la primauté de Dieu et du spirituel : à quoi servent les conquêtes humaines, si on perd le souci de son âme ?

Il n'est pas l'avertissement local et passager à des paysans d'un coin de chez nous trop fixés à leurs terres. Au récit de l'apparition, le soir même du 19 septembre, la grand'mère Pra disait à son fils, le patron de Mélanie : « Va-t-on encore, après cela, travailler le dimanche ? » Elle faisait tout de suite l'application concrète des reproches de la Dame à son propre foyer. Mais nous n'aurions pas compris toute la portée de ce message, si de ces faits concrets nécessaires à ces enfants et à ces gens, nous ne nous élevions au principe général qu'ils traduisent : « Si vous ne cherchez pas le ciel vous perdrez la terre. »

* *

Dans une lettre à sa sœur Céline [1], sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus écrivait : « Jésus se cache, mais on le devine... En versant des larmes on essuie les siennes et la Ste Vierge sourit. Pauvre Mère, elle a eu tant de peine à cause de nous ! Il est juste que nous la consolions un peu en pleurant et souffrant avec elle. »

Pensait-elle, la jeune religieuse, à la Vierge « en pleurs » de la montagne de la Salette qui disait : « Depuis le temps que je souffre pour vous... » ? Ce n'est pas impossible. Une de ses tantes maternelles, Marie-Louise Guérin, condamnée par les médecins qui ne lui donnaient plus que pour trois mois de vie, avait obtenu un sursis de vingt-quatre ans à la suite d'une neuvaine à Notre-Dame de la Salette, en 1852. Le souvenir de ce miracle était resté bien vivant dans la famille Martin et l'on sait comme y était observé le com-

[1] Lettre XL, du 20 octobre 1888.

mandement divin rappelé par le message de la Salette, sur la sanctification du dimanche et le jeûne du carême : le magasin était impitoyablement fermé le dimanche, on s'interdisait tout voyage et toute emplette ; même les provisions de pain et de lait étaient achetées la veille ; rongée déjà par le cancer Mme Martin écrit à son frère qui doit la recevoir, lors d'une consultation du médecin à Lisieux, un jour de quatre-temps : « Tu sais que c'est jeûne et je jeûne, car je ne suis pas assez malade pour m'en dispenser » [2].

Que cette « petite » Thérèse, si chère à notre piété, nous obtienne donc d'être sensible comme elle à l'angoisse de la Vierge de la Salette, de verser nous aussi des larmes, les larmes efficaces du repentir, pour essuyer celles du Christ, pour consoler le cœur de notre Mère, pour que « celle qui pleure » devienne celle qui sourit. Que la chère sainte, Patronne secondaire de la France avec Jeanne d'Arc, aux côtés de la T. S. Vierge, obtienne à notre pays, — qui n'a que trop fait la dure expérience des malheurs qu'entraîne la méconnaissance officielle et pratique de Dieu et de sa loi, — le retour au Christ, puisqu'il n'y a pas de salut en dehors de lui, pas plus pour les sociétés que pour les individus.

Que la chère « petite » sainte, l' « enfant chérie du monde », qui a promis de « passer son ciel à faire du bien sur la terre », obtienne par son intercession jointe à l'intercession de Marie, qu'il soit donné au monde assagi, de comprendre l'essentiel du message de la Salette : Si vous ne cherchez pas le ciel, vous perdrez la terre !

[2] *Histoire d'une famille*, par le Père Piat, p. 42, 129, 130.

LECTURES SUR L'EUCHARISTIE

La Communion des cœurs dans la Fraction du pain

VI

ANANIE ET SAPHIRE *(suite)*

3. — Il est aisé d'appliquer les conclusions que l'on vient de tirer à l'Eucharistie. Soit dans le langage de S. Paul, au sujet des convives égoïstes de Corinthe, soit dans les paroles du Seigneur, au sujet de la réconciliation indispensable avec nos frères avant l'offrande du sacrifice (Mat., v, 23 et s.), la pensée de la communauté est mise en évidence. Si la paix, la concorde, la réconciliation sont déjà exigées, dans l'Ancien Testament, pour la participation au repas sacrificiel, à combien plus forte raison pour la réception du Corps du Christ, Victime pour nous ! De ce point de vue, il n'est pas difficile de comprendre *la doctrine eucharistique de S. Augustin* [3].

[3] Voir Karl Adam, *Die Eucharistische Lehre d. hl. Augustinus*, Paderborn, 1908 ; J. Vetter, *Der hl. Augustinus und das Geheimnis des Leibes Christi*, Mayence, 1929 ; *Dict. de Théol. cath.*, t. v, ch. 1173 et s.

C'est à S. Augustin que remonte la formule classique, souvent utilisée, sur l'Eucharistie, et employée notamment, à titre d'appel et de proclamation, au Congrès eucharistique de Budapest :

O sacramentum pietatis,
O signum unitatis,
O vinculum caritatis ! [4]

Ces trois exclamations glorifient la puissance unifiante de l'Eucharistie, même la première, car, sous le nom de « *pietas* », S. Augustin entend la vertu de charité, qui constitue le plus grand commandement [5].

L'Eucharistie est d'après cela *le sacrement de l'amour,* et à ce titre le fondement du Corps mystique du Christ. Elle est *le lien* le plus intime, le plus fort, au moyen duquel l'amour relie les hommes entre eux. Augustin appelle aussi l'Eucharistie *le signe de l'unité,* c.-à-d. un symbole de l'union des fidèles. Il songe certainement ici aux espèces du pain et du vin, qui sont issues d'un grand nombre de grains de blé et de raisin, comme il a été dit. Les espèces conservent toujours ce caractère symbolique. Seule la communion qui est reçue dans l'unité de l'Eglise est, selon S. Augustin, véritable et efficace. Où l'unité n'est pas préservée et maintenue, il n'y a plus de véritable participation au Corps du Christ et aucune union effective avec le Christ. S. Augustin distingue entre le fait de recevoir le sacrement et l'acte véritable de communier. Dans la *Cité de Dieu* (liv. XXI, chap. 25), il pose la question de savoir si les sacrements en soi confèrent le privilège d'être libéré du feu éternel, en sorte que les hérétiques, les schismatiques et les mauvais catholiques, qui étaient admis au baptême et à la communion, puissent compter sur ce privilège. Il se demande aussi comment il faut juger de la communion des catholiques qui ont une mauvaise conduite, et de celle des hérétiques et des schismatiques. Et il donne cette solution : Ceux-là reçoivent bien le sacrement, mais nullement la *res sacramenti,* c.-à-d. l'efficacité du sacrement, qui est justement la grâce de l'unité et de l'incorporation au Christ. Quiconque ne reste pas dans l'unité avec le Christ, ne peut plus prétendre, en ce cas, à la participation au Corps du Christ.

« Jésus-Christ dit formellement : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui » (Jo., VI, 56). Il est donc clair qu'il ne s'agit pas de le manger, selon le sacrement seulement, mais bien en vérité en son corps et en son sang, ce qui implique qu'il faut rester dans le Christ pour que le Christ demeure aussi en celui qui le mange. Car, le sens est évidemment comme si l'on disait : Que celui qui ne demeure pas en moi et en qui je ne demeure pas, qu'il ne dise et ne pense pas qu'il mange mon Corps et boit mon Sang » [6].

Une communauté tout extérieure avec l'E-

[4] *Tract.* XXVI *in Joannem*, 13. — Migne, *Patr. Lat.*, XXXV, 1613.

[5] *Contra Faustum*, XIX, 12 : « Virtus autem pietatis est finis præcepti », Migne, *Patr. Lat.*, XLII, 355.

[6] Migne, *Patr. Lat.*, XLI, 742.

glise, une appartenance toute juridique, un christianisme tout nominal ne suffisent pas ; encore moins suffit-il d'avoir appartenu autrefois à l'Eglise, avant d'être tombé dans l'hérésie, le schisme ou dans des péchés graves. Celui qui est dans l'un de ces cas peut bien se présenter et recevoir le sacrement, mais il ne sera pas incorporé au Christ. C'est une contradiction intime que de vouloir être dans le Christ et d'être séparé de lui. On ne peut pas à la fois vouloir unir et séparer !

Pour *S. Augustin,* la communion signifie unité complète, la volonté arrêtée et la disposition intérieure et extérieure de conserver et de protéger *l'unité dans le Corps du Christ, dans son Eglise.* Par hérétiques et schismatiques, il entend principalement les Donatistes, qui avaient provoqué la division dans l'Eglise et dressé contre les évêques catholiques d'Afrique, des contre-évêques donatistes. A leur égard, il refuse la communauté eucharistique de la Sainte Table, car celui qui ne veut pas de société avec l'Eglise du Christ ne peut pas recevoir le vrai Corps du Christ. Il s'écrie à l'égard des chrétiens :

« Vous devez être unis, en vous aimant, en gardant la même foi, la même espérance, une charité indivisible. Si les hérétiques font appel à ce témoignage, ils témoignent contre eux-mêmes, parce qu'*ils veulent la séparation, alors que ce Pain signifie unité...* Si vous êtes dans cette communauté de table et de calice, alors vous êtes avec nous, car nous avons cette société commune parce que nous buvons ensemble, parce que nous vivons ensemble » [7].

Quiconque travaille contre l'Eglise, quiconque est ou devient l'ennemi de l'Eglise ne peut plus avoir de société véritable avec le Christ. S. Augustin exige nettement la *caritas unitatis,* « l'amour de l'unité », et l'adhésion aimante à l'Eglise [8]. Quiconque veut être en communion avec le vrai Corps du Christ, doit vouloir aussi cette communion avec son Corps mystique [9].

A S. Augustin se rattache S. Thomas d'Aquin L'Eucharistie, selon lui, est *le sacrement de l'unité ecclésiastique* [10]. L'effet de ce sacrement c'est l'unité du Corps mystique [1]. Quiconque provoque la division, pèche contre l'Esprit-Saint, qui opère l'unité de l'Eglise [2]. S. Thomas pense aussi aux schismatiques et à d'autres, comme S. Augustin. Il songe sans doute au grand Schisme qui a divisé l'Eglise orientale et l'Eglise occidentale, en 1054 !

Les chrétiens orientaux, même les schismatiques, possèdent l'Eucharistie, le vrai Corps du Christ, tout comme les catholiques. L'Eucharistie leur est donc un perpétuel avertissement de rétablir l'unité perdue. Ceux qui reçoivent le même Corps du Christ, doivent être unis aussi dans le Corps mystique, dans l'Eglise. C'est dans l'Eucharistie que les *efforts vers l'union* doivent prendre leur appui. Aussi longtemps qu'il existe une Eucharistie, il ne doit y avoir ni répit ni repos, jusqu'à ce que l'unité soit rétablie. *C'est de la Communion que doit sortir l'Union.* L'esprit impie de schisme a déchiré l'Eglise. Il s'est servi d'une question qui, principalement, bien que non uniquement, a causé la querelle, la question du *Filioque* dans le *Credo,* c.-à-d. de la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils. Coïncidence extraordinaire : une discussion sur le Saint-Esprit a détruit l'esprit de charité et d'unité. On retrouve donc ici ce qui se produisit avec Ananie et Saphire, à Jéricho et à Haï, et l'on constate la loi établie par S. Augustin et S. Thomas : Le Saint-Esprit crée et mantient l'unité.

VII

UN CHAPITRE D'HISTOIRE

1. — Les données historiques apportées ici ne veulent être qu'un aperçu sommaire sur le chemin que notre conception de l'Eucharistie s'est tracée au cours de l'histoire. On a soutenu que l'idée de la Communauté eucharistique n'avait pas été comprise dès le début du christianisme et que, pour cette raison, elle n'avait pas été conservée [1]. Dans les chapitres précédents, on a pu voir ce que le Christ, les Apôtres, et surtout S. Paul, ainsi que l'Eglise primitive ont pensé à ce sujet. L'efficacité unifiante de la Communion fut très connue des chrétiens des premiers temps, en tant que l'un des fruits de l'union eucharistique et que l'on en fit le fondement de la vie commune de la chrétienté. L'un des monuments les plus antiques de la littérature chrétienne, la *Didaché,* qui remonte aux dernières dizaines du premier siècle [2], contient dans les passages cités plus haut (chap. IX, X et XIV) des allusions claires au caractère de l'Eucharistie, en ce qu'elle symbolise et réalise l'unité. En Syrie, lieu probable d'origine de la *Didaché,* le sentiment de l'esprit de communauté eucharistique doit avoir été profondément ancré, car S. *Ignace d'Antioche* († vers 109) attachait, dans sa lettre aux Philadelphiens, une grande importance à l'Eucharistie, comme moyen de préparer l'unité : « Efforcez-vous de ne célébrer qu'*une* Eucha-

[7] *Biblioth. Patrum,* t. XVIII, Lyon, 1678, p. 434. Moins bonne leçon dans Migne, XXVIII, 1103.

[8] *Sermon* 268, Migne, *Patr. Lat.,* XXXVIII, 1231 et s.

[9] Sur ces réciprocités, voir Jürgensmeister, *Der mystische Leib Christi,* Paderborn, 1933, p. 243, 293. — D. Haugg, *Wir sind dein Leib,* Munich, 1937, p. 167-182 ; — B. Welzel, *Eucharistie, und mystisches Leib Christi,* Bâle, 1937. Voir aussi A. Wikenhauser, *Die Kirche als d. myst. Leib Christi nach Paulus,* Munster, 1937.

[10] *Summa th.,* III[a], q. 73, art. 2 : « Eucharistia est sacramentum ecclesiasticæ unitatis. »

[1] *Loc. cit.,* art. 3 : « Res hujus sacramenti est unitas corporis mystici. »

[2] II[a]-II[ae], q. 14, art. 2, ad 4.

[1] C'était le sentiment de P. Batiffol, *L'Eucharistie,* Paris, 1905, p. 21 : « Disons même que la *koinonia* telle que l'a entendue Paul, est une idée destinée à demeurer *obscure...* comme si cette idée avait été dès le premier jour *incomprise.* »

[2] Beaucoup de critiques ont tendance à retarder d'un siècle la date de cet écrit *(Note du Trad.).* — L'argument que l'on en tire reste aussi fort.

ristie ; car il n'y a qu'*une* chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ et seulement *un* calice, pour l'unification en son sang, seulement *un* autel, de même qu'il n'y a *qu'un seul* évêque... » [3].

Ce qu'il dit de l'unification dans le Sang fait comprendre ces mots de l'entrée en matière de la même lettre : « Je vous salue dans le Sang du Christ », car il veut sûrement signifier par là qu'il se sent uni aux Philadelphiens dans le sang du Christ offert en sacrifice et présenté à la communion. Egalement, dans sa lettre aux Ephésiens (xx, 7), la Fraction du pain était pour lui un symbole de l'unité. Il était capital pour Ignace que l'Eucharistie entraînait avec elle le devoir de la soumission à une seule hiérarchie. Le Christ, selon lui, a fondé son Eglise sous forme de société surnaturelle ordonnée et en elle il a établi l'unité comme principe hiérarchique et sacramentel.

Justin le martyr († 165) a, dans sa première Apologie, décrit en détail la vie de la Communauté chrétienne [4].

Le point central de cette vie communautaire était la célébration eucharistique. Saint Justin ne se lassait pas de vanter la concorde dans la prière, le sacrifice et l'amour fraternel qui s'exerçait à la suite du sacrifice entre les chrétiens. Il signalait notamment à ce sujet le baiser de paix immédiatement avant la Communion et l'usage connu, selon lequel les diacres portaient le Pain eucharistique aux fidèles absents. Tous les chrétiens, au près comme au loin, qu'ils prissent part à l'Office divin, ou fussent retenus par le travail, la captivité ou toute autre raison, étaient reliés ensemble au moyen du Pain consacré, pour ne faire qu'*une seule* Communauté.

L'auteur de l'inscription d'*Abercius* (avant l'an 200) se réjouissait en Phrygie de ce que partout où il allait, tant à Rome qu'en Syrie, il rencontrait ses frères dans la foi, unis par la communion eucharistique :

> « La foi, dit-il, présentait partout comme Chef et offrait partout en nourriture le Poisson de la Source, que la Vierge sainte a pris, et elle le donnait sans cesse à manger aux amis, en même temps qu'elle avait un noble Vin et une Boisson mélangée avec le Pain » [5]

En Syrie, en Asie Mineure, en Italie, notre pèlerin prenait ainsi conscience de ce que la foi chrétienne possédait dans la nourriture eucharistique. Elle était devenue un lien de l'amour fraternel, s'étendant par delà les pays et les mers. Ce que le voyageur phrygien, qui a immortalisé ces sentiments dans son inscription funéraire, éprouvait alors, c'est ce que nous retrouvons toujours vivant, quand nous contemplons cette peinture de la Cène, appelée *Fractio Panis,* dans la *Capella græca* de la Catacombe de Priscille : la joie de l'esprit de communion dans la même foi, dans le même banquet et dans la même nourriture.

L'apologiste primitif *Minucius Felix* (fin du IIe siècle), signalait aussi dans son dialogue : l'*Octavius,* que les chrétiens fraternisaient dans la participation à leur offrande sacrificielle [6].

Parmi les Pères latins, nous avons déjà nommé S. *Cyprien,* évêque de Carthage († 258). Dans sa lettre 57, il disait aux chrétiens menacés de la persécution imminente :

> « ...Aux vivants nous devons assurer la Communion... Nous devons les munir du bouclier du Sang et du Corps du Christ... Autrement comment voulons-nous les rendre capables de boire le calice du martyre, si nous ne les plaçons d'abord sous la protection de la Communion, pour boire le calice du Seigneur dans l'Eglise ? »

On trouve ici cette pensée qui est toujours valable, que l'admission à la Communion donne un droit qui se rattache à l'appartenance à la Communauté ecclésiastique. Ce droit dérivé de la Communauté fortifie l'individu pour le don héroïque de sa vie.

S. *Augustin* a bien saisi le secret de la fraternité eucharistique dans son intime profondeur et il l'a prêché avec force.

Nous avons cité ses paroles à maintes reprises déjà. Sa lutte contre les Donatistes, qui provoquaient le schisme dans l'Eglise, le forçait à parler et écrire en faveur de l'unité scellée dans le Corps du Christ. S. Augustin avait constaté combien grand est la signification religieuse et pratique de la Communion [7]. Il parlait souvent des devoirs que confère la réception du Corps du Christ, en particulier du devoir d'aimer l'unité et de fuir toute division. Il exposait l'enseignement de S. Paul, dans Ire aux Corinthiens, sur la digne réception en ce qu'il exigeait la communion dans l'esprit droit, c.-à-d. dans l'esprit d'amour, dans le Saint-Esprit : « Pour que nous soyons ses membres, il faut que son union nous relie. Pour que l'union nous relie, quel autre moyen que l'amour ? Et d'où vient l'amour ? Demandez-le à l'Apôtre : l'amour, dit-il, est répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous est donné » [8].

S. *Hilaire de Poitiers* († 367) connaît une double cause de l'unité parmi les fidèles, l'Incarnation et l'Eucharistie. « Nous sommes un, dit-il, pour cette raison que le Père est dans le Christ et le Christ en nous » [9].

Parmi les Pères grecs, nous avons déjà cité ici S. *Jean Chrysostome.* Son explication des propositions pauliniennes sur le Corps du Christ est la meilleure et la plus claire expression de la vérité de l'union eucharistique

[3] Voir aussi la lettre aux Ephésiens, xx, 2. — Texte dans Migne, *Patr. Gr.,* v, 699 et s.
[4] Migne, *Patr. Gr.,* VI, 427 et s.
[5] O. Bardenhewer. *Geschichte d. altkirch. Literatur,* Fribourg, 1913. p. 492 ; voir *Lex. f. Thol. u. Kirche,* I, 24 et s.

[6] Migne, *Patr., Lat.,* III, 262.
[7] Il n'est pas pris parti, ici, au sujet de la conception d'Augustin, réaliste ou symbolique, et pas davantage de la question de savoir s'il était mû par un intérêt spéculatif ou religieux et pratique. Voir là-dessus, Fr. Hofmann, *Kirchenbegriff d. hl. Augustinus,* Munich, 1933, p. 400.
[8] *Tract 27 in Johannem,* Migne, *Patr. Lat.,* XXXV, 1618.
[9] Migne, *Patr. Lat.,* x, 245.

des chrétiens. Lui aussi, comme S. Augustin, il conclut que le fidèle, en recevant ce sacrement, doit être affranchi de la moindre inimitié [10].

Le *Pseudo-Denys* relève, dans son écrit sur la Hiérarchie ecclésiastique, que par le rassemblement des séparés, dans l'Eucharistie, un trône est dressé pour la Communauté en Dieu [1].

S. *Jean Damascène* († 754) [2] expose, dans son livre sur la *Vraie Foi,* la Communion *(koinonia)* de la façon suivante : par elle nous participons au Christ et à sa divinité, par elle aussi nous sommes unis entre nous :

« Parce que nous avons part à un seul Pain, nous devenons tous un seul Corps et un seul Sang du Christ, et les membres les uns des autres, parce que nous avons tous le même Corps du Christ » [4].

* *

2. — Comme il fallait s'y attendre, les témoignages sur le caractère social de la Communion se font ensuite de plus en plus rares. Sans doute, on peut trouver çà et là encore quelque texte qui touche à cette vérité, mais au total on ne trouverait rien de substantiellement nouveau sur ce point. Il ne faut pas oublier au surplus que l'unification des chrétiens par la Communion est l'un de ses effets, mais non l'effet principal. Celui-ci demeure l'*adunatio ad Christum,* l'union au Christ.

Cette union au Christ est la première, elle doit précéder afin que l'union des croyants se réalise. Aussi est-ce d'après l'occasion qui leur faisait prendre la plume, que les Pères de l'Eglise ont consacré à cet effet secondaire une attention plus ou moins grande. Quand éclatait une querelle, quand un schisme menaçait, alors l'unité de l'Eglise était en jeu, et il était parlé de l'unité du Corps du Christ et on mettait l'accent sur les obligations d'unité dérivant de la réception du Corps du Christ. Mais si l'unité n'était pas menacée ni discutée, alors il y avait moins de raison d'insister sur ce point.

Toutefois, cela ne suffit pas à expliquer le silence de certains Pères de l'Eglise. Quelle était la raison pour laquelle S. Cyrille de Jérusalem († 386), dans sa 4e *Catéchèse mystagogique,* parlait bien de la société avec les démons et avec Dieu, mais ne disait absolument rien de la communauté établie entre les chrétiens ? [4]

Pour quel motif, S. *Grégoire de Nysse* († 394), dans sa grande Catéchèse (chap. 37), sur la Nourriture eucharistique [5], et S. *Ambroise* († 397) dans ses instructions aux néophytes sur les Mystères, sur le Baptême, la Confirmation et l'Eucharistie [6], n'en disaient-ils rien ? Dans la formation religieuse des catéchumènes il eût été pourtant très indiqué d'insister sur le lien de l'unité chrétienne. Croire ici à un hasard serait insuffisant. Il doit s'être produit une transformation qui a fait disparaître de la conscience commune ce fruit de la Communion ou peut-être l'a voilé sous une autre pensée ou absorbé en elle. On remarquera tout d'abord que les trois écrivains que l'on vient de nommer appartiennent à un siècle où l'Eglise, sortie des Catacombes et des persécutions, entrait dans la sphère officielle de l'Etat romain et fusionnait, pour ainsi dire, avec cet Etat. Les païens entraient alors en grand nombre dans l'Eglise. Toutes les fois qu'une petite organisation se mue en une organisation de masse, le sentiment du nombre et de l'influence grandit, mais non pas le sentiment de l'unité intime. Les membres particuliers ne peuvent plus se connaître entre eux, si ce n'est tout au plus dans un cercle restreint. Ils ne peuvent plus, comme avant, prendre part à la joie et aux peines des autres. Ce fut le cas, au IVe siècle chrétien. Si, dans les trois premiers siècles, l'Eglise se repliait sur elle-même, alors que l'esprit communautaire devait tout vivifier, appuyer et consolider, cette tâche fut assumée, au IVe siècle et dans les siècles suivants, par l'Etat romain ou par l'Etat tout court.

L'Etat, qui était devenu chrétien, ne menaçait plus l'esprit communautaire chrétien antérieur, mais il veillait bien plutôt sur lui. La société chrétienne ne tomba pas, mais elle ne fit plus qu'un avec la société politique de l'Empire romain, et se trouva de la sorte édifiée sur une base nouvelle, beaucoup plus large. La puissante organisation de l'Etat romain prit en main la communauté chrétienne, aux humbles origines et lui donna une expansion mondiale. Ce fut un signe de vitalité prodigieuse que la petite communauté chrétienne se trouvât capable de remplir, de pénétrer et de transformer l'Etat romain. Dès lors, la chrétienté ne fut plus seulement ancrée dans la foi, dans le Baptême, dans l'Eucharistie, dans la possession de l'Esprit, dès lors en effet elle possédait un pilier puissant, largement établi, visible pour tous et sensible à tous, qui semblait bâti pour l'éternité : « la Rome éternelle » !

L'appareil de l'Etat romain, dominant l'univers connu garantissait, de toute sa puissance, y compris ses armées, tout ce qui, jusque-là, ne devait *s'appuyer que sur des moyens spirituels.* Ce qui jusque-là exigeait peut-être un long enseignement, pouvait maintenant être inculqué par un clin d'œil de fonctionnaire d'Etat. Les pasteurs de l'Eglise étaient dispensés du souci de maintenir l'unité chrétienne ou, en tout cas, leur tâche était très allégée. L'empereur Constantin et les autres empereurs veillaient par intérêt politique sur l'unité de l'Eglise. Il était naturel que l'Eglise acceptât le secours offert et qu'elle recourût de moins en moins aux fondements purement

[10] Migne, *Patr. Gr.*, LXI, 223 et s.
[1] Voir l'explication dans Scheeben, *loc. cit.*, p. 812.
[2] D'après les plus récents travaux, la date de la mort de S. Jean Damascène serait plutôt : 749. *(Note du traducteur).*
[3] Migne, *Patr. Lat.*, XCIV, 1154.
[4] Migne, *Patr. Gr.*, XXXIII, 1097 et s.
[5] Migne, *Patr. Gr.*, XLV, 94 et s.
[6] Migne, *Patr. Lat.*, XVI, 403 et s., 439 et s.

religieux, pour le maintien de l'unité ecclésiastique. Il n'y avait plus de nécessité à le faire. Les fondements demeuraient après comme avant, mais ils étaient recouverts par l'organisation extérieure, frappante aux regards, et comportant une autorité connue de tous, celle de l'Etat romain. Les Romains de nouvelle provenance, les Germains et les autres peuples du grand Empire romain furent introduits de la sorte dans le sentiment de la communauté chrétienne ; mais cette conscience communautaire leur apparut comme incorporée dans un Etat civil, qui imposait sa volonté par ses fonctionnaires et ses légions.

* *

3. — C'est ainsi que la grande communauté chrétienne des peuples d'Occident se constitua. Elle était fondée certes sur la possession des mêmes biens spirituels, mais sous le couvert d'une puissante organisation politique aboutissant à un Etat chrétien. Qui voulait être citoyen de l'Etat chrétien devait porter le nom chrétien. La profession de foi chrétienne rassemblait tous les citoyens. Il suffisait d'être porteur du nom chrétien pour être membre de la communauté impériale. Il n'y avait pas besoin de donner d'explication pour le fait d'être subordonné à cette communauté, l'Etat s'en chargeait ; une opposition à la nouvelle communauté chrétienne d'Etat eût été une opposition à l'Etat lui-même et aurait été punie comme telle. L'entrée dans la communauté impériale romaine et dans les Etats successeurs devait revêtir pour la communauté chrétienne une signification providentielle. Ce n'était qu'alors qu'elle pouvait enfin se développer, alors qu'elle pouvait être ce qu'elle devait être par vocation. Elle n'était pas appelée, sans doute, à former un Etat de ce monde, pas appelée à fonder une organisation politique ni à entrer en concurrence avec des organisations de ce genre, pas appelée non plus à être un Etat dans l'Etat : mais elle était *appelée à être le levain du monde* (Mat., XIII, 33). Elle devait être le ferment du sens communautaire chrétien et le communiquer au monde dans un amour large comme le monde. Elle a, de fait, communiqué cet esprit aux sociétés des peuples du Moyen Age. La conscience de l'unité de la culture occidentale, de la liaison des destinées des peuples d'Europe a son origine dans la communauté chrétienne.

Au temps des persécutions, la chrétienté avait été empêchée de remplir sa mission. L'Etat romain ne reconnut qu'au IVe siècle que l'Eglise chrétienne ne voulait ni ne pouvait être une association politique secrète, pas plus qu'une secte d'opposition. Car l'esprit communautaire chrétien est un esprit d'amour, qui ne veut ni séparer, ni diviser, mais unir et réconcilier. La force unifiante du christianisme a remporté au Moyen Age ses plus grands triomphes. Elle a rassemblé les nations occidentales au sein du Saint-Empire romain. Elle a fait des peuplades jusque-là déchirées par des guerres fratricides, *une* nation allemande, le peuple allemand, à qui elle a confié la direction du grand Empire. Elle a rassemblé les royaumes et les principautés chrétiennes pour des réalisations communautaires embrassant le monde entier, pour les Croisades, pour les guerres défensives contre les Turcs, pour la lutte contre l'invasion des Mongols. L'unité politique impériale fondée sur une base chrétienne fut l'idéal du Moyen Age. Le grand écrivain *Otto von Freising* († 1158) voyait dans le Saint-Empire romain de nation allemande, au sein duquel l'Eglise du Christ était unie à l'Empire romain restauré, la réalisation du royaume de Dieu. Bien qu'il fût profondément affligé par les luttes entre le Sacerdoce et l'Empire, qui furent menées autour de cette unité, il ne se laissait pas égarer jusqu'à tracer un trait de séparation tranchante, selon l'exemple de S. Augustin, entre la *Civitas Dei*, l'Etat divin supra-mondial, et le royaume de ce monde.

(A suivre).

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint Jérôme

(30 septembre)

ÉNERGIE, SCIENCE, SAINTETÉ

Mes frères,

Le nom de S. Jérôme n'évoque pas en vous de riches et récents souvenirs, cependant son œuvre ne vous est pas étrangère : le texte latin de l'épître et de l'évangile que vous entendez à chaque messe, celui des psaumes qui composent les vêpres, les complies et une notable partie de nos offices liturgiques sont des traductions exécutées ou revisées par lui.

A le connaître lui-même, on en reçoit un autre bienfait très appréciable : on découvre l'aspect humain de la vie des saints. Il fut, en effet, un tempérament ardent, un esprit de savant et, avant tout, une âme consacrée à Dieu. N'est-ce pas, d'ailleurs, ce que la peinture a retenu de lui, qu'elle se plaît à représenter dans un décor sauvage, accompagné de rouleaux de parchemin et de livres, serrant en main un caillou, dont il se frappe la poitrine pour se vaincre et rester fidèle à Dieu ?

I

Né d'une famille chrétienne aisée en Dalmatie, formé par d'excellentes études dans son pays d'origine, puis surtout à Rome, témoin de sa vie facile, sinon dissipée, il aurait pu se contenter d'être un de ces tièdes enfants de l'Eglise, comme certains qu'il stigmatisera plus tard. Mais son tempérament contribua à le détourner de cette médiocrité humaine et religieuse.

Doté d'une « nature violente », d'une imagination vive, de « passions fougueuses quoique disciplinées », d'un esprit « vif et intuitif », d'une volonté énergique, il est une per-